HAL
open science

Ecrire " l'histoire de l'imagination " : Cambry face au paysan breton.

Fañch Postic

To cite this version:

Fañch Postic. Ecrire " l'histoire de l'imagination " : Cambry face au paysan breton.. Actes du colloque : Jacques Cambry (1749-1807). Un Breton des Lumières au service de la construction nationale., Oct 2007, Quimperlé, France. pp.73-83. hal-00456472

HAL Id: hal-00456472

https://hal.univ-brest.fr/hal-00456472v1

Submitted on 26 Feb 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Écrire « l'histoire de l'imagination » : Cambry face au paysan breton

Fañch POSTIC*

Différentes communications ont souligné, à juste titre, le rôle de l'Académie celtique et de Jacques Cambry, son premier président, dans la naissance d'un intérêt pour une « altérité intérieure », source de l'ethnographie de la France. On peut même dire, dans une certaine mesure, qu'il y a un avant et un après Cambry.

Avant Cambry, la présence d'une culture populaire ne nous est connue que par quelques rares jalons épars soumis au bon vouloir des élites et de l'écrit qu'elles maîtrisent. L'étude tient alors quelque peu de l'archéologie. Les contes, chants, légendes, les croyances et, d'une manière générale, les traditions populaires de la Bretagne n'ont effectivement laissé que fort peu de traces avant la Révolution. Tout au plus relève-t-on quelques rares mentions chez les chroniqueurs bretons du XVIe siècle : Bertrand d'Argentré signale les vers bretons qui se chantent encore à son époque sur la prise de la ville du Yaudet, près de Lannion, par des pillards, ou, comme Pierre Le Baud et Jean Moreau, il souligne la vivacité de la tradition orale concernant la submersion de la ville d'Is. Au XVIe siècle encore c'est Noël du Fail qui, décrivant une veillée, donne les thèmes des récits qui y sont faits ou rapporte les débordements dont la quête de l'Haguilanneuf est l'occasion.

Aux siècles suivants, tandis que l'Église fait la chasse à tout ce qui peut ressembler à une survivance du paganisme, nous disposons, à l'exemple du *Traité des superstitions* de l'abbé Jean-Baptiste Thiers, de listes de

---

* Ingénieur d'études, CRBC, UBO ; responsable du Centre de littérature orale de Kernault à Mellac.

Extrait de *Jacques Cambry (1749-1807), un Breton des Lumières au service de la construction nationale*, A. de Mathan (dir.), colloque de Quimperlé, 11-12 octobre 2007, Brest, CRBC-UBO, 2008.

pratiques populaires qu'il convient d'éliminer : en Bretagne c'est l'époque de dom Michel Le Nobletz, du père Maunoir… Cambry reprend d'ailleurs, en le résumant, un passage de la Vie de dom Michel Le Nobletz par le père Verjus[1] où il est question de diverses pratiques « superstitieuses », telles les pierres que l'on place autour des feux de la Saint-Jean à destination des défunts ou le fait de danser dans les églises et les cimetières, ce que Cambry dit avoir encore personnellement observé près de Brest en 1765 ou 1766[2].

C'est évidemment la *Vie des saints de Bretagne Armorique*, l'ouvrage d'Albert Le Grand auquel Cambry se réfère à plusieurs reprises quand il évoque saint Pol, saint Even, saint Mélar, etc. tout en précisant : « Son ouvrage, amas d'extravagances et de merveilles, est un chef d'œuvre de recherche et d'érudition ; j'en aime la lecture ; il conserve l'originalité de l'imagination de nos pères, la nature des rêveries bretonnes ; il retrace des usages de la plus haute antiquité ; je l'emploierai souvent ; le lecteur me saura gré d'arracher quelques perles au fumier de cet écrivain original[3] ».

Dans ce rapide panorama, il convient enfin d'ajouter, au XVIIIe siècle, l'apport des dictionnaires linguistiques de Dom Le Pelletier ou de Grégoire de Rostrenen, ou historique et géographique d'Ogée…

Cambry connaît d'ailleurs ces ouvrages, s'y réfère et y puise à l'occasion.

Parodier le populaire

Le bilan reste malgré tout bien maigre et témoigne, en Bretagne comme dans l'ensemble de la France, du peu d'intérêt des élites pour la culture populaire. Elles ne l'ignorent pas complètement, mais ne s'y intéressent pas vraiment. Tout au plus trouvent-elles, par exemple, un charme à une poésie naïve qui, abandonnant les normes et les bienséances littéraires et s'opposant à une poésie classique trop rigide, peut fournir une source d'inspiration renouvelée, de nouveaux matériaux pour une création poétique. Dans les œuvres de cette époque on trouve finalement peu de chants de source vraiment populaire, mais surtout des réfections et des pastiches. Au XVIIIe siècle, c'est en France la vogue de la « romance », où l'on cherche à composer des chansons en imitant le vieux langage, la naïveté populaire, en empruntant des sujets moyenâgeux[4]. C'est d'ailleurs sans doute à cela

1. Jacques CAMBRY, *Voyage dans le Finistère ou État de ce département en 1794 et 1795*, p. 361-362. La pagination se réfère à l'édition critique établie par Dany GUILLOU-BEUZIT en 1999, Quimper, Société archéologique du Finistère.
2. *Voyage*…, p. 435.
3. *Voyage*…, p. 11.
4. Paul BENICHOU, *Nerval et la chanson folklorique*, Paris, Corti, 1970.

que Cambry fait allusion pour s'en démarquer quand il écrit : « Je fais peu de cas, en général, des vers, des chansons écrites dans les divers patois, par de beaux esprits de Paris ou de beaux esprits des départemens : j'aime peu qu'on habille en Gascon, en Nègre, en Languedocien, en Provençal, ces amours à grimaces de la comédie italienne ou de l'opéra ; qu'on fasse soupirer des hottentots comme les habitans des rives du Lignon, ou de Paris, ou de Versailles. Aussi dans les chansons bretonnes que j'ai tâché de réunir, je n'ai choisi que celles qui, par leur ancienneté, par leur tournure, par des idées particulières me montrent l'esprit des Bretons, avant qu'il fut changé par l'esprit des Français[5] ».

C'est encore, à partir de la fin du XVIIe siècle, la mode des contes de fées, un divertissement mondain que l'on cultive dans la haute société française. Il s'agit le plus souvent de contes galants imaginés de toutes pièces, même si l'on y intègre parfois des contes populaires. Mais Madame Lhéritier, Madame d'Aulnoy, Madame Le Prince de Beaumont demeurent des exceptions, tout comme Charles Perrault et ses fameux *Contes de ma mère l'Oye*, publiés dans les toutes dernières années du XVIIe siècle, que Cambry connaît visiblement puisqu'il affirme, un peu provocateur : « La Bretagne revendique sur Ma Mère-Loye et sur Pérault, les contes de Barbe-Bleue, du Chat-Botté, du Marquis de Carabas et même le Petit-Poucet... Mais je m'arrête enfin pour ne pas révolter par tant de prétention et d'avantages, l'orgueil des nations jalouses...[6] ». On peut simplement regretter qu'il n'ait pas jugé bon de nous en dire plus sur les versions bretonnes de ces grands contes merveilleux que Perrault a contribué à rendre célèbres, à l'exception peut-être du récit légendaire qui, se rapportant aux ruines du château de Carnoët dans la forêt du même nom, tout près de Quimperlé, rappelle clairement le conte de Barbe-Bleue. Le *Voyage dans le Finistère* ne contient en fait qu'un seul vrai conte merveilleux, celui du roi Portzmarc'h aux oreilles de cheval, un Midas breton (Aarne-Thompson 782)[7].

Nouveauté et poids des idées

Ignorance, voire mépris de la culture populaire par les élites, Cambry en est conscient et s'élève à plusieurs reprises contre une telle attitude : « Je ne suis point originaire de la Bretagne [*sic* !], je ne peux m'aveugler sur ses

5. *Voyage*…, p. 265 (à propos de *Michel Morin* de Le Lae).
6. *Voyage*…, p. 452.
7. *Voyage*…, p. 328. Ce conte a fait, en 1989, le sujet de la thèse de Gaël Milin : *Béroul et le conte AT 782 du roi aux marques animales*, dont une synthèse est parue en 1991, aux éditions Droz à Genève, sous le titre : *Le Roi Marc aux oreilles de cheval*. Il s'agit d'un remarquable exemple de travail monographique autour d'un conte type.

prétentions contre lesquelles je suis prévenu dès l'enfance, mais tout, sur l'angle reculé, sur la péninsule qu'elle occupe, me transporte à l'époque la plus éloignée que puissent atteindre les monumens et la mémoire des hommes. Un rire peu réfléchi pourra suivre ces lignes, le dédain qui n'étudie pas mais qui juge ; l'amour-propre qui, je ne sais pourquoi, mettroit un prix à disputer des cheveux blancs, des rides et la décrépitude à la Bretagne se gendarmeront vraisemblablement contre mes assertions : j'invite cependant à réfléchir que des faits les attestent ; quelles sont le résultat de vingt ans d'études et de recherches, sur l'histoire, sur l'origine, sur la marche de tous les peuples[8] ».

« Le dédain est presque toujours l'effet de la sottise », dira-t-il par ailleurs[9]. Si l'on conçoit, en effet, toute la nouveauté de la démarche d'un Cambry, on comprend également qu'il lui soit bien difficile de se défaire de l'appréciation peu flatteuse qui, entre le rire et le dédain, a jusque lors entouré la culture populaire. Dans l'église de Saint-Jean-du-Doigt, Cambry a lui-même visiblement du mal à garder son sérieux devant la scène dont il est le témoin : « J'y vis, et sans la gravité du lieu, sans la piété d'une foule nombreuse dont je me commandois de respecter les préjugés, je n'eusse pu m'empêcher de rire avec éclat de l'attitude, des contorsions, des grimaces d'un grand homme louche de 50 ans, dont, pendant un demi-siècle, toute l'occupation consiste à verser d'un vase d'étain, de l'eau dans un gobelet de plomb, à marmoter des patenôtres, à tourner un chapelet dans ses doigts, à recevoir l'argent qu'on lui prodigue[10] ».

S'il manifeste à l'évidence de la curiosité, de l'intérêt, et même de la compréhension, Cambry reste toutefois prisonnier d'une vision, celle d'une élite qui ne peut qu'être frappée par l'étrangeté de cet « autre » si différent qu'elle observe et qui prend ici les traits du paysan breton. Le vocabulaire que Cambry applique aux croyances et traditions populaires est d'ailleurs significatif : « rêves » ou « rêveries », « chimères », « bizarreries », « erreurs », « écarts », « préjugés », « superstitions », « extravagances », « absurdes croyances », « absurdités », « folies », « illusions de l'ignorance », « balourdises », « bouffonnerie » … et même « conneries » : « Si quelqu'un s'écrioit : *Dove diavolo messer, avete pigliate tante coglionerie* ; je répondrois, c'est à Quimper[11] ».

« Amas de chimères, de rêveries et d'absurdités », on trouve déjà ce vocabulaire chez Fontenelle dans *De l'origine des Fables*, ouvrage paru

8. *Voyage*…, p. 330.
9. *Voyage*…, p. 188.
10. *Voyage*…, p. 96.
11. « Où seigneur diable avez-vous trouvé tant de conneries ? », *Voyage*…, p. 352.

en 1724, mais dont la rédaction remonte à la fin du XVIIe siècle. On peut aussi penser aux articles « superstitions » de *l'Encyclopédie* ou du *Dictionnaire Philosophique* de Voltaire… Dans son approche, Cambry est bien un héritier de la philosophie des Lumières « incapable de surmonter l'absurdité apparente des croyances populaires[12] », mais qui, à l'image d'un Fontenelle, se refuse à rejeter, à occulter ces déviations de la raison, prônant au contraire la nécessité de leur étude pour chercher à comprendre la réflexion des hommes primitifs sur le monde. « Ce n'est pas une science, écrit Fontenelle, de s'être rempli la tête de toutes les extravagances des Phéniciens et des Grecs ; mais c'en est une de savoir ce qui a conduit les Phéniciens et les Grecs à ces extravagances[13] ».

Pour Cambry, il ne peut donc être question de s'intéresser aux croyances populaires pour ce qu'elles sont et, en les présentant à ses lecteurs, il prend soin de s'entourer de précautions : « Les gens graves ne me pardonneront pas d'avoir mêlé des contes, des merveilles, à une description du Finistère ; mais en décrivant les mœurs, l'esprit, l'état des hommes, peut-on ne pas parler de sa raison, de ses écarts, de son imagination ?[14] ».

« Imagination », ce n'est pas un hasard si le mot revient une bonne trentaine de fois dans le *Voyage dans le Finistère*. Quelque absurdes qu'elles puissent paraître, les croyances et les pratiques populaires méritent en effet d'être relatées comme autant d'éléments intéressants à verser à l'étude de l'imagination humaine, un sujet qui, si l'on en croit Mangourit dans son éloge funèbre, intéressait Cambry depuis sa plus tendre jeunesse et sur lequel il souhaitait écrire un ouvrage[15]. « Je multiplierois à l'infini ces récits bizarres, écrit d'ailleurs Cambry après avoir énuméré toute une série de pratiques et de croyances du district de Lesneven ; j'ai cru devoir les rapporter : ils serviront comme tant d'autres à l'histoire de l'imagination. L'homme léger les dédaignera peut-être, mais ils offriront à l'homme instruit des rapprochemens intéressans ; ils feront connoître les esprits qu'on guidoit avec de pareilles rêveries[16]... » Dany Guillou, dans son édition critique, souligne, à juste titre, qu'une digression aussi longue que celle qui concerne les sirènes, qui est en outre le sujet d'une longue note additionnelle, témoigne très probablement de l'intérêt qu'y a porté

12. Nicole Belmont, *Paroles païennes*, Paris, Imago, 1986, p. 68.
13. Cité par Nicole Belmont, *op. cit.*, p. 27.
14. *Voyage*…, p. 327.
15. Éloge funèbre par Mangourit, cité par Dany Guillou-Beuzit, *Voyage*..., note 26, p. 167.
16. *Voyage*…, p. 167.

Cambry en vue de son futur ouvrage[17]. Les villes englouties auraient sans doute constitué un autre chapitre. Pourquoi ne l'a-t-il pas écrit ? Peut-être tout simplement parce que la tâche était finalement trop vaste : « L'histoire de la raison et de la sagesse chez l'homme, écrit-il, se trouve sur le feuillet d'un petit livre ; il faut des milliers de volumes pour nous indiquer ses extravagances[18] ».

Il est certain, en tout cas, que son voyage dans le département du Finistère lui apporte de quoi nourrir un tel projet puisqu'il insiste, à plusieurs reprises, sur la richesse particulière de la Bretagne en ce domaine : « Il n'est point de pays, même en Afrique, où l'homme soit plus superstitieux qu'il l'est en Bretagne ». « Chaque pays a sa folie ; notre Bretagne les a toutes[19] ». « Je l'ai dit et je le répète, quelques absurdités particulières caractérisent chaque canton de l'univers ; la Bretagne les réunit toutes. Parcourez les annales de ce pays de rêveries et de merveilles[20] ».

Au-delà de cette simple contribution à une histoire de l'imagination, la prise en compte de cette altérité de l'intérieur peut aussi se justifier par une distanciation qui, à défaut d'être géographique, comme pour les sauvages étudiés par les voyageurs ou les missionnaires, peut être temporelle : les fables, écrit Cambry à propos des ruines du château d'Even à Lesneven d'où partent des « souterrains pleins de démons, de gnomes et de trésors », sont les « seuls monumens de ces contrées qui n'ont pas d'histoire[21] ». Les croyances et les pratiques populaires deviennent acceptables comme survivances d'un passé national dont la France, à l'image d'autres nations en formation, cherche à se doter. À la suite de La Tour d'Auvergne, les Gaulois font leur entrée dans l'Histoire de France et Le *Voyage dans le Finistère* annonce évidemment l'Académie celtique : l'utilisation par Cambry du mot « monumens », au sens premier du latin *monumentum* est de ce point de vue significatif[22].

Ces monuments qui permettront de faire l'histoire des gens sans histoire, sont d'abord poétiques : à la suite de l'Écossais MacPherson qui, dès 1760, publie les poèmes d'un barde du IIIe siècle du nom d'Ossian qu'il dit avoir trouvé dans de vieux manuscrits, on se lance un peu partout en Europe à la recherche de cette poésie perdue. Faute de retrouver des manuscrits, l'on en vient à s'adresser aux mémoires populaires qui, à leur insu, ont pu

17. *Voyage*…, note 109, p. 333.
18. *Voyage*…, p. 168.
19. *Voyage*…, p. 45.
20. *Voyage*…, p. 98.
21. *Voyage*…, p. 171.
22. Cf. la contribution de Nicole Belmont, ci-dessus, p. 51.

garder des traces, dans leurs chansons, de cette ancienne poésie des bardes. En France, les regards se portent évidemment très vite vers la Bretagne où se parle encore une langue celtique. Au cours de son voyage, Cambry espère bien retrouver le souvenir de cette antique poésie. Mais il ne pouvait bien entendu pas découvrir ce qui n'existait pas et, quelque peu déçu, il conclut : « Les grands morceaux de l'antiquité se sont perdus à la chûte des Bardes : quelques recherches que j'aie faites, je n'ai pu trouver dans la mémoire ou dans les manuscrits des tems passés, ces chants majestueux qui conduisoient nos pères à la victoire, ces hymnes sublimes, chantés au milieu des combats, sur l'Océan, sur les rivages de la mer, entonnés par un peuple invincible, et dont l'effet étoit semblable à celui du tonnerre ou des mers en fureur, au rapport des écrivains grecs et romains[23] ».

Il doit se contenter de quelques chansonnettes d'amour ou d'une dispute de mariage notée à Scaër, auxquelles il trouve toutefois, sous leur simplicité et leur naïveté, une réelle originalité : « Je laisse à mes lecteurs instruits, par les détails que je leur ai donnés des mœurs, de l'esprit des Bretons, je leur laisse le soin d'apprécier ces contes, ces chansons : on ne pourra disconvenir qu'on y remarque une originalité, des tournures, une simplicité, de la finesse, qui ne se trouvent point chez un peuple grossier. Ils me font regretter avec une espèce de désespoir, que le tems nous ait dérobé les grands morceaux de poésie des vieux Bardes de la Bretagne. Ceux-ci sortent des cabarets, des foires ; je les dois à des bateliers, à des aveugles : il ne faut pas, par quelques rapsodies, juger de l'esprit d'un grand peuple[24] ».

La Bretagne, restée, selon Cambry, si longtemps à l'écart du français et de la civilisation, offre un terrain d'observation particulièrement intéressant et il est persuadé que les croyances y sont demeurées ce qu'elles étaient au temps des origines, lequel est, bien entendu, celui des Celtes, des Gaulois : « Cette Bretagne est une médaille précieuse à consulter ; aucun bouleversement, aucune conquête de mémoire d'homme n'a pu changer ses idées, ses mœurs et ses coutumes. Les superstitions du catholicisme n'ont pu détruire sa religion druidique dont les époques se perdent dans la nuit des tems qui, d'après l'aveu des Grecs même, jaloux de s'attribuer toutes les origines, devancèrent toutes les religions du monde. La langue que les Bretons ont conservée, leur dédain pour celle des Français n'ont pas permis dans ce pays la circulation des idées, l'introduction de la philosophie moderne[25] ».

---

23. *Voyage*…, p. 105.
24. *Voyage*…, p. 433.
25. *Voyage*…, p. 329.

Cette recherche passionnée d'un passé celtique conduira aux excès que l'on connaît – on parlera de celtomanie – qui contribueront d'ailleurs à discréditer quelque peu les travaux de ces premiers antiquaires. Cambry n'est évidemment pas exempt de telles dérives celtomanes, notamment quand il reprend à son compte l'idée d'une langue bretonne « langue mère de l'Humanité[26] ». Ainsi, les quêtes du « gui-l'an neuf » dont il parle à deux reprises à propos de Landerneau et de Lesneven sont pour lui, à l'évidence, le souvenir de la cérémonie des druides cueillant le gui et le lançant au peuple rassemblé au pied du chêne. « En 1788, écrit Cambry, les échevins, les administrateurs de l'hôpital promenaient encore un bœuf et un cheval couvert de fleurs et de lauriers, dans toutes les rues de Lesneven ; la marche était précédée d'instrumens, de fifres, de tambours ; on s'arrêtait de tems en tems, en s'écriant : *Guy na-né, voilà le guy.* La quête qu'on faisait à la porte des riches se partageait entre les prisonniers, les hôpitaux, les récollets, et les pauvres honteux ; il n'est aucun de nos lecteurs qui ne sache à quels siècles se rapporte cet ancien usage. Qui ne se rappelle les taureaux que les Druides immoloient dans leurs forêts aux pieds de leurs chênes sacrés, à l'époque du nouvel an ? qui ne les voit vêtus de blanc, à l'aide d'une serpe d'or, détachant en silence le guy du rouvre ? Des Vacies le recevoient dans un voile de lin ; le peuple prosterné attendoit qu'on lui distribuât des parcelles

Cette chromolithographie publicitaire pour le chocolat Guérin-Boutron, qui date du début du XXe siècle, illustre un passage du *Voyage dans le Finistère* où Jacques Cambry évoque les cortèges du jour de l'an à Lesneven. (Coll. F. Postic).

26. *Voyage*…, p. 106-109.

de ce rameau tombé du Ciel, né sans germe : il éloignoit les enchanteurs, les prestiges ; les esprits malfaisans ne pouvoient rien contre la puissance céleste : trempé dans les fontaines ou dans les eaux qu'on distribuoit aux animaux il détruisoit toute influence dangereuse ; la foudre respectoit la maison qui le recevoit[27] ».

La quête en question n'a évidemment rien à voir avec le gui mais, en définitive, comment en vouloir à Cambry quand on sait que cette interprétation fantaisiste par « au gui l'an neuf » est présente bien avant lui et qu'elle le sera bien après. Il aurait toutefois dû trouver dans le dictionnaire de Dom Le Pelletier, à l'article « Eghinat », de quoi la remettre en cause...

Mais, si l'on fait l'impasse sur le commentaire erroné qui l'accompagne, la description, en elle-même, est tout à fait proche des témoignages dont on dispose par ailleurs pour les villes de Morlaix, Saint-Pol-de-Léon… et Landerneau où les cortèges de l'Eginane n'ont disparu qu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale. D'une manière générale, du moins pour les domaines de compétence qui sont les miens, les notations de Cambry paraissent fiables, confortées ultérieurement par différentes sources documentaires ou par des enquêtes ethnographiques, à l'exemple des repas de crêpes qu'on laisse sur les tables à l'intention des morts au moment de la Toussaint : la *grapouennig an anaon* était connue dans le pays bigouden et la région de Douarnenez, ou de ces couronnes de paille dont on entoure les arbres fruitiers à Noël, dont j'ai retrouvé le témoignage à Scaër, deux siècles après Cambry[28]. C'est encore la description du jeu de casse-pots en cercle du dimanche de la Quasimodo[29]. On pourrait aussi évoquer ces conjurés que l'on jette dans les « fondrières du Gunélé » (tourbières du Yeun Elez) au pied du mont Saint-Michel dans les Monts d'Arrée et que Cambry est le premier à évoquer : « Par un reste de l'ancienne superstition, adaptée à la religion catholique, on se persuadoit encore, il y a peu d'années, que des êtres coupables, métamorphosés en barbet noir, étoient menés jusqu'à Braspars. Le curé confioit le chien noir à son valet, qui le conduisoit dans un lieu retiré. Le chien disparoissoit, en ce moment : la terre au loin trembloit ; des feux s'élevoient du sein des rochers ; le ciel, couvert d'affreux nuages, fondoit en grêle ; le tonnerre grondoit[30] ». Même si le récit est bref, il est très proche des récits légendaires recueillis par Anatole Le Braz un siècle plus tard lors de sa mission d'enquête de 1892 et qu'il intégrera, l'année suivante, dans sa fameuse *Légende de la Mort*.

---

27. *Voyage*…, p. 171-172 (Lesneven) et p. 277 (Landerneau).
28. *Voyage*…, p. 426.
29. *Voyage*…, p. 174.
30. *Voyage*…, p. 136-137.

Méthodologie : précurseur de l'ethnologie

Si l'on ajoute les informations parfois détaillées sur l'habitat, sur le costume, sur l'alimentation… qui ne sont pas prises en compte dans le cadre de cette intervention, on comprendra l'outil important que représente *Le Voyage dans le Finistère* pour la connaissance ethnographique des habitants du Finistère à la fin du XVIIIe siècle. On a parfois reproché à Cambry le côté quelque peu décousu de son ouvrage. Mais n'est-il pas en définitive une sorte de carnet de voyage ou de carnet d'enquête de terrain où l'on accumule des notes de toutes sortes, où l'on mêle observations directes et notes de lecture aux impressions personnelles, voire aux compositions poétiques inspirées par le paysage ou par les événements. En 1863, le compte rendu de mission que propose Luzel dans la *Revue de Bretagne* ne procède pas autrement[31]… Il en est de même des carnets d'enquête d'Anatole Le Braz, conservés dans les archives du Centre de Recherche Bretonne et Celtique (CRBC), et notamment de la mission qu'il effectue à l'été 1892 et dont il donne la relation dès 1893 dans les *Annales de Bretagne*.

Qui dit enquête de terrain dit entretiens, voire guide d'entretien. Cambry utilisa-t-il un questionnaire ? Dany Guillou pose à juste titre la question dans l'introduction à l'édition critique du *Voyage dans le Finistère*[32]. Certains passages le laissent supposer, même quand ils reflètent un échec : « J'ai voulu connaître les fêtes, les jeux et les cérémonies du pays : mes résultats ont été nuls...[33] ». Certains passages consacrés aux contes de fées, aux âges de la vie ou aux pratiques calendaires semblent répondre avec dix années d'avance aux questions élaborées par l'Académie celtique et destinées à ses membres correspondants. Premier président de cette Académie, Cambry fait aussi partie de la commission chargée d'élaborer le questionnaire, sans que l'on sache s'il y prit vraiment une part active.

Toujours est-il que Cambry, même s'il passe rapidement dans les lieux qu'il visite, recherche des informateurs. S'il fait souvent appel à des notables locaux, tel Julien Le Menthéour, guérisseur de Plonévez-du-Faou, dont il note, « sous la dictée », toute une partie des recettes[34], il interroge également « Barbe Dérien, femme aveugle de quarante ans, qui de Scaer

---

31. François-Marie Luzel, « Notes et impressions de voyage », *Revue de Bretagne et de Vendée*, octobre 1865-juin 1866. Il s'agit du compte-rendu détaillé de cinq jours d'enquête sur la côte trégorroise (du jeudi 12 au lundi 16 août 1863).
32. *Voyage*…, p. LIV.
33. *Voyage*…, p. 66.
34. *Voyage*…, p. 127-129.

qu'elle habite, se fait conduire aux foires du voisinage, pour y chanter de vieilles chansons[35] ».

Voilà une mention qui nous paraît, aujourd'hui, bien banale ; mais à une époque où l'idée de collecte n'a pas vraiment de sens, le fait d'accorder une importance quelconque à celui ou celle qui chante ou conte en a encore moins. Si en 1812 les frères Grimm nous donnent un bref portrait de leur conteuse Dorothée Wiemann, en France, il faut attendre 1839 et la parution du *Barzaz-Breiz* pour que La Villemarqué nous livre de bien trop rares indications sur ses informateurs. C'est seulement en 1869, dans un rapport de mission au ministre de l'Instruction publique, que Luzel nous donne un portrait plus conséquent d'une certaine Marguerite Philippe.

Ce simple rappel suffirait, je crois, à montrer le précurseur que fut Cambry au regard de l'histoire de l'ethnologie de la France et à justifier l'hommage qui lui est rendu au cours de ce colloque.

35. *Voyage*…, p. 430. La rencontre se fait toutefois « en présence des principaux membres de la municipalité, chez le cit. Keransquer. » En 1892 encore, c'est chez le maire de Brasparts que sont réunis des conteurs qu'interroge Anatole Le Braz au cours de sa mission.